— Dites tout de suite que vous êtes du parti de M. de Beaufort, et ce sera plus franc de votre part.

— Monseigneur, j'ai été si longtemps enfermé, que je ne suis que d'un parti, c'est du parti du grand air. Employez-moi à tout autre chose; envoyez-moi en mission; occupez-moi activement, mais sur les grands chemins, si c'est possible.

— Mon cher monsieur de Rochefort, dit Mazarin avec son air goguenard, votre zèle vous emporte; vous vous croyez encore un jeune homme, parce que le cœur y est toujours; mais les forces vous manqueraient. Croyez-moi donc, ce qu'il vous faut maintenant, c'est du repos... Holà! quelqu'un!

— Vous ne statuez donc rien sur moi, monseigneur?

— Au contraire, j'ai statué.

Bernouin entra.

— Appelez un huissier, dit-il, et restez près de moi, ajouta-t-il tout bas.

Un huissier entra. Mazarin écrivit quelques mots qu'il remit à cet homme, puis salua de la tête.

— Adieu, monsieur de Rochefort, dit-il.

Rochefort s'inclina respectueusement.

— Je vois, monseigneur, dit-il, que l'on me reconduit à la Bastille.

— Vous êtes intelligent.

— J'y retourne, monseigneur, mais je vous le répète, vous avez tort de ne pas savoir m'employer.

— Vous! l'ami de mes ennemis!...

— Que voulez-vous? il fallait me faire l'ennemi de vos ennemis.

— Pensez-vous qu'il n'y ait que vous seul, monsieur de Rochefort? Croyez-moi, j'en trouverai qui vous vaudront.

— Je vous le souhaite, monseigneur.

— C'est bien. Allez, allez!... A propos, il est inutile que vous m'écriviez davantage, monsieur de Rochefort; vos lettres seraient des lettres perdues.

— J'ai tiré les marrons du feu, murmura Rochefort en se retirant, et si d'Artagnan n'est pas content de moi quand je lui raconterai tout à l'heure l'éloge que j'ai fait de lui, il sera difficile. Mais où diable me mène-t-on?

En effet, on conduisait Rochefort par le petit escalier, au lieu de le faire passer dans l'antichambre où attendait d'Artagnan. Dans la cour, il trouva son carrosse et ses quatre hommes d'escorte; mais il chercha vainement son ami.

— Ah! ah! se dit en lui-même Rochefort, voilà qui change terriblement la chose, et, s'il y a toujours un aussi grand nombre de populaire dans les rues, eh bien! nous tâcherons de prouver au Mazarin que nous sommes encore bon à autre chose, Dieu merci! qu'à garder un prisonnier.

Et il sauta dans le carrosse aussi légèrement que s'il n'eût eu que vingt-cinq ans.

CHAPITRE IV.

ANNE D'AUTRICHE A QUARANTE-SIX ANS.

Resté seul avec Bernouin, Mazarin demeura un instant pensif; il en savait beaucoup, et cependant il n'en savait pas encore assez. Mazarin était tricheur au jeu; c'est un détail que nous a conservé Brienne : il appelait cela prendre ses avantages. Il résolut de n'entamer la partie avec d'Artagnan que lorsqu'il connaîtrait bien toutes les cartes de son adversaire.

— Monseigneur n'ordonne rien? demanda Bernouin.

— Si fait, répondit Mazarin; éclaire-moi, je vais chez la reine.

Bernouin prit un bougeoir et marcha le premier.

Il y avait un passage secret qui aboutissait des appartements et du cabinet de Mazarin aux appartements de la reine: c'était par ce corridor que passait le cardinal pour se rendre à toute heure auprès d'Anne d'Autriche (1).

En arrivant dans la chambre à coucher où donnait ce passage, Bernouin rencontra madame Beauvais. Madame Beauvais et Bernouin étaient les confidents intimes de ces amours surannées, et madame Beauvais se chargea d'annoncer le cardinal à Anne d'Autriche, qui était dans son oratoire avec le jeune roi Louis XIV.

Anne d'Autriche, assise dans un grand fauteuil, le coude appuyé sur une table, et la tête appuyée sur sa main, regardait l'enfant royal, qui, couché sur le tapis, feuilletait un grand livre de batailles. Anne d'Autriche était la reine qui savait le mieux s'ennuyer avec majesté; elle restait quelquefois des heures ainsi retirée dans sa chambre ou dans son oratoire sans lire ni prier. Quant au livre avec lequel jouait le roi, c'était un Quinte-Curce enrichi de gravures représentant les hauts faits d'Alexandre.

Madame Beauvais apparut à la porte de l'oratoire et annonça le cardinal de Mazarin.

L'enfant se releva sur un genou, le sourcil froncé, et, regardant sa mère : — Pourquoi donc, dit-il, entre-t-il ainsi sans faire demander audience?

Anne rougit légèrement.

— Il est important, répliqua-t-elle, qu'un premier ministre, dans les temps où nous sommes, puisse venir rendre compte à toute heure de ce qui se passe à la reine, sans avoir à exciter la curiosité ou les commentaires de toute la cour.

— Mais il me semble que M. de Richelieu n'entrait pas ainsi, répondit l'enfant implacable.

— Comment vous rappelez-vous ce que faisait M. de Richelieu? vous ne pouviez le savoir, vous étiez trop jeune.

— Je ne me le rappelle pas; je l'ai demandé, et on me l'a dit.

— Et qui vous a dit cela? reprit Anne d'Autriche avec un mouvement d'humeur mal déguisé.

— Je sais que je ne dois jamais nommer les personnes qui répondent aux questions que je leur fais, répondit l'enfant, ou sans cela je n'apprendrais plus rien.

En ce moment, Mazarin entra. Le roi se leva alors tout à fait, prit son livre, le plia et alla le porter sur la table, près de laquelle il se tint debout pour forcer Mazarin à se tenir debout aussi.

Mazarin surveillait de son œil intelligent toute cette scène, à laquelle il semblait demander l'explication de celle qui l'avait précédée. Il s'inclina respectueusement devant la reine et fit une profonde révérence au roi, qui lui répondit par un salut de tête assez cavalier; mais un regard de sa mère lui reprocha cet abandon aux sentiments de haine que dès son enfance Louis XIV avait voués au cardinal, et il accueillit, le sourire sur les lèvres, le compliment du ministre.

Anne d'Autriche cherchait à deviner sur le visage de Mazarin la cause de cette visite imprévue, le cardinal ordinairement ne venant chez elle que lorsque tout le monde était retiré.

Le ministre fit un signe de tête imperceptible; alors la reine, s'adressant à madame Beauvais.

— Il est temps que le roi se couche, dit-elle; appelez Laporte.

Déjà la reine avait dit deux ou trois fois au jeune roi Louis de se retirer, et toujours l'enfant avait tendrement insisté pour rester; mais cette fois il ne fit aucune observation; seulement il se pinça les lèvres et pâlit. Un instant après, Laporte entra. L'enfant alla droit à lui sans embrasser sa mère.

— Eh bien! Louis, dit Anne, pourquoi ne m'embrassez-vous point?

— Je croyais que vous étiez fâchée contre moi, madame; vous me chassez.

— Je ne vous chasse pas; seulement vous venez d'avoir la petite vérole, vous êtes souffrant encore, et je crains que veiller ne vous fatigue.

— Vous n'avez pas eu la même crainte quand vous m'avez fait aujourd'hui aller au palais pour rendre ces méchants édits qui ont tant fait murmurer le peuple.

(1) Le chemin par lequel le cardinal se rendait chez la reine mère se voit encore au Palais-Royal (*Mémoires de la princesse palatine*, page 551.)

— Sire, dit Laporte pour faire diversion, à qui Votre Majesté veut-elle que je donne le bougeoir?

— A qui tu voudras, Laporte, répondit l'enfant, pourvu, ajouta-t-il à haute voix, que ce ne soit pas à M. Mancini.

M. Mancini était un neveu du cardinal que Mazarin avait placé près du roi comme enfant d'honneur, et sur lequel Louis XIV reportait une partie de la haine qu'il avait pour son ministre.

Et le roi sortit sans embrasser sa mère et sans saluer le cardinal.

— A la bonne heure! dit Mazarin; j'aime à voir qu'on élève Sa Majesté dans l'horreur de la dissimulation.

— Pourquoi cela? demanda la reine d'une voix presque timide.

— Mais il me semble que la sortie du roi n'a pas besoin de commentaires. D'ailleurs, Sa Majesté ne se donne pas la peine de cacher le peu d'affection qu'elle me porte, ce qui ne m'empêche pas, du reste, d'être tout devoué à son service, comme à celui de Votre Majesté.

— Je vous demande pardon pour lui, cardinal, dit la reine; c'est un enfant qui ne peut encore savoir toutes les obligations qu'il vous a.

Le cardinal sourit.

— Mais, continua la reine, vous étiez venu sans doute pour quelque objet important. Qu'y a-t-il donc?

Mazarin s'assit ou plutôt se renversa dans une large chaise, et, d'un air mélancolique :

— Il y a, dit-il, que, selon toute probabilité, nous serons forcés de nous quitter bientôt, à moins que vous ne poussiez le dévouement pour moi jusqu'à me suivre en Italie.

— Et pourquoi cela? demanda la reine.

— Parce que, comme dit l'opéra de *Thisbé*, reprit Mazarin :

« Le monde entier conspire à diviser nos feux. »

— Vous plaisantez, monsieur, dit la reine en essayant de reprendre un peu de son ancienne dignité

— Hélas! non, madame, dit Mazarin, je ne plaisante pas le moins du monde; je pleurerais bien plutôt, je vous prie de le croire, et il y a de quoi; car notez bien que j'ai dit :

« Le monde entier conspire à diviser nos feux. »

Or, comme vous faites partie du monde entier, je veux dire que vous aussi m'abandonnez!

— Cardinal!

— Eh! mon Dieu! ne vous ai-je pas vue sourire l'autre jour très-agréablement à M. le duc d'Orléans, ou plutôt à ce qu'il vous disait?

— Et que me disait-il?

— Il vous disait, madame : « C'est votre Mazarin qui est la pierre d'achoppement; qu'il parte, et tout ira bien. »

— Que vouliez-vous que je fisse?

— Oh! madame, vous êtes la reine, ce me semble!

— Belle royauté! à la merci du premier gribouilleur de paperasses du Palais-Royal ou du premier gentillâtre du royaume!

— Cependant vous êtes assez forte pour éloigner de vous les gens qui vous déplaisent?

— C'est-à-dire qui vous déplaisent à vous, répondit la reine

— A moi!

— Sans doute. Qui a renvoyé madame de Chevreuse, qui, pendant douze ans, avait été persécutée sous l'autre règne?...

— Une intrigante qui voulait continuer contre moi les cabales commencées contre M. de Richelieu!

— Qui a renvoyé madame de Hautefort, cette amie si parfaite qu'elle avait refusé les bonnes grâces du roi pour rester dans les miennes?

— Une prude qui vous disait chaque soir, en vous déshabillant, que c'était perdre votre âme que d'aimer un prêtre, comme si on était prêtre parce qu'on est cardinal!

— Qui a fait arrêter M. de Beaufort?

— Un brouillon qui ne parlait de rien moins que de m'assassiner!

— Vous voyez bien, cardinal, reprit la reine, que vos ennemis sont les miens

— Ce n'est point assez, madame : il faudrait encore que vos amis fussent les miens aussi.

— Mes amis, monsieur! (La reine secoua la tête.) Hélas! je n'en ai plus.

— Comment n'avez-vous plus d'amis dans le bonheur, quand vous en aviez dans l'adversité?

— Parce que, dans le bonheur, j'ai oublié ces amis-là, monsieur; parce que j'ai fait comme la reine Marie de Médicis, qui, au retour de son premier exil, a méprisé tous ceux qui avaient souffert pour elle, et qui, proscrite une seconde fois, est morte, à Cologne, abandonnée du monde entier, et même de son fils, parce que tout le monde la méprisait à son tour

— Eh bien! voyons, dit Mazarin, ne serait-il pas temps de réparer le mal? cherchez parmi vos amis, vos plus anciens.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Rien autre chose que ce que je dis : cherchez.

— Hélas! j'ai beau regarder autour de moi, je n'ai d'influence sur personne. Monsieur, comme toujours, est conduit par son favori. Hier, c'était Choisy; aujourd'hui, c'est Larivière; demain, ce sera un autre. M. le Prince est conduit par madame de Longueville, qui est elle-même conduite par le prince de Marsillac, son amant. M. de Conti est conduit par le coadjuteur, qui est conduit par madame de Guéménée.

— Aussi, madame, je ne vous dis pas de regarder parmi vos amis du jour, mais parmi vos amis d'autrefois.

— Parmi mes amis d'autrefois! fit la reine.

— Oui, parmi vos amis d'autrefois, parmi ceux qui vous ont aidée à lutter contre M. le duc de Richelieu, à le vaincre même...

— Où veut-il en venir? murmura la reine en regardant le cardinal avec inquiétude.

— Oui, continua celui-ci, en certaines circonstances, avec cet esprit puissant et fin qui caractérise Votre Majesté, vous avez su, grâce au concours de vos amis, repousser les attaques de cet adversaire.

— Moi! dit la reine, j'ai souffert, voilà tout.

— Oui, dit Mazarin, comme souffrent les femmes : en se vengeant. Voyons, allons au fait, connaissez-vous M. de Rochefort?

— M. de Rochefort n'était pas un de mes amis, dit la reine, mais bien au contraire de mes ennemis les plus acharnés, un des plus fidèles de M. le cardinal. Je croyais que vous saviez cela.

— Je le sais si bien, répondit Mazarin, que nous l'avons fait mettre à la Bastille.

— En est-il sorti? demanda la reine.

— Non, rassurez-vous, il y est toujours; aussi, je ne vous parle de lui que pour arriver à un autre. Connaissez-vous M. d'Artagnan? continua Mazarin en regardant la reine en face.

Anne d'Autriche reçut le coup en plein cœur.

— Le Gascon aurait-il été indiscret? murmura-t-elle.

Puis, tout haut :

— D'Artagnan? ajouta-t-elle. Attendez donc. Oui, certainement, ce nom-là m'est familier. D'Artagnan, un mousquetaire qui aimait une de mes femmes, pauvre petite créature qui est morte empoisonnée à cause de moi.

— Voilà tout? dit Mazarin.

La reine regarda le cardinal avec étonnement.

— Mais, monsieur, dit-elle, il me semble que vous me faites subir un interrogatoire.

— Auquel, en tout cas, dit Mazarin avec son éternel sourire et sa voix toujours douce, vous ne répondez que selon votre fantaisie

— Exposez clairement vos désirs, monsieur, et j'y répondrai de même, dit la reine avec un commencement d'impatience.

— Eh bien! madame, dit Mazarin en s'inclinant, je désire que vous me fassiez part de vos amis, comme je vous ai fait part du peu d'industrie et de talent que le ciel a mis en moi. Les circonstances sont graves; et il va falloir agir énergiquement.

— Encore! dit la reine, je croyais que nous en serions quittes avec M. de Beaufort.

— Oui, vous n'avez vu que le torrent qui voulait tout

renverser, et vous n'avez pas fait attention à l'eau dormante. Il y a cependant en France un proverbe sur l'eau qui dort.

— Achevez, dit la reine.

— Eh bien! continua Mazarin, je souffre tous les jours les affronts que me font vos princes et vos valets titrés, tous automates qui ne voient pas que je tiens leur fil, et qui, sous ma gravité patiente, n'ont pas deviné le rire de l'homme irrité, qui s'est juré à lui-même d'être un jour le plus fort. Nous avons fait arrêter M. de Beaufort, c'est vrai, mais c'était le moins dangereux de tous; il y a encore M. le Prince.

— Le vainqueur de Rocroi! y pensez-vous?

— Oui, madame, et fort souvent; mais, patienza, comme nous disons, nous autres Italiens. Puis, après M. de Condé, il y a M. le duc d'Orléans.

— Que dites-vous là! le premier prince du sang, l'oncle du roi!

— Non pas le premier prince du sang, non pas l'oncle du roi, mais le lâche conspirateur qui, sous l'autre règne, poussé par son caractère capricieux et fantasque, rongé d'ennuis misérables, dévoré d'une plate ambition, jaloux de tout ce qui le dépassait en loyauté et en courage, irrité de n'être rien, grâce à sa nullité, s'est fait l'écho de tous les mauvais bruits, s'est fait l'âme de toutes les cabales, a fait signe d'aller en avant à tous ces braves gens qui ont eu la sottise de croire à la parole d'un homme du sang royal, et qui les a reniés lorsqu'ils sont montés sur l'échafaud! non pas le premier prince du sang, non pas l'oncle du roi, je le répète, mais l'assassin de Chalais, de Montmorency et de Cinq-Mars, qui essaye aujourd'hui de jouer le même jeu et qui se figure qu'il gagnera la partie parce qu'il a changé d'adversaire, et parce que, au lieu d'avoir devant lui un homme qui menace, il a un homme qui sourit. Mais il se trompe, il aura perdu à perdre M. de Richelieu, et je n'ai pas intérêt à laisser près de la reine ce ferment de discorde avec lequel feu M. le cardinal a fait bouillir vingt ans la bile du roi.

Anne rougit et cacha sa tête dans ses deux mains.

— Je ne veux point humilier Votre Majesté, reprit Mazarin revenant à un ton plus calme, mais en même temps d'une fermeté étrange; je veux qu'on respecte la reine et qu'on respecte son ministre, puisque aux yeux de tous je ne suis que cela. Votre Majesté sait, elle, que je ne suis pas, comme beaucoup de gens le disent, un pantin venu d'Italie! Il faut que tout le monde le sache comme Votre Majesté.

— Eh bien donc, que dois-je faire? dit Anne d'Autriche, courbée sous cette voix dominatrice

— Vous devez chercher dans votre souvenir le nom de ces hommes fidèles et dévoués qui ont passé la mer malgré M. de Richelieu, en laissant des traces de leur sang tout le long de la route, pour rapporter à Votre Majesté certaine parure qu'elle avait donnée à M. de Buckingham.

Anne se leva majestueuse et irritée comme si un ressort d'acier l'eût fait bondir, et, regardant le cardinal avec cette hauteur et cette dignité qui la rendaient si puissante aux jours de sa jeunesse :

— Vous m'insultez, monsieur! dit-elle.

— Je veux enfin, continua Mazarin, achevant la pensée qu'avait tranchée par le milieu le mouvement de la reine, je veux que vous fassiez aujourd'hui pour votre mari ce que vous avez fait autrefois pour votre amant.

— Encore cette calomnie! s'écria la reine. Je la croyais cependant bien morte et bien étouffée, car vous me l'aviez épargnée jusqu'à présent; mais voilà que vous m'en parlez à votre tour. Tant mieux! car il en sera question cette fois entre nous, et tout sera fini, entendez-vous bien?

— Mais, madame, dit Mazarin, étonné de ce retour de force, je ne demande pas que vous me disiez tout.

— Et moi, je veux tout vous dire, répondit Anne d'Autriche. Ecoutez donc. Je veux vous dire qu'il y avait effectivement à cette époque quatre cœurs dévoués, quatre âmes loyales, quatre épées fidèles, qui m'ont sauvé plus que la vie, monsieur, qui m'ont sauvé l'honneur.

— Ah! vous l'avouez, dit Mazarin.

— N'y a-t-il donc que les coupables dont l'honneur soit en jeu, monsieur, et ne peut-on pas déshonorer quelqu'un, une femme surtout, avec des apparences? Oui, les apparences étaient contre moi, et j'allais être déshonorée, et cependant, je le jure, je n'étais pas coupable. Je le jure...

La reine chercha une chose sainte sur laquelle elle pût jurer, et, tirant d'une armoire perdue dans la tapisserie un petit coffret de bois de rose incrusté d'argent, et le posant sur l'autel :

— Je le jure, reprit-elle, sur ces reliques sacrées, j'aimais M. de Buckingham; mais M. de Buckingham n'était pas mon amant.

— Et quelles sont ces reliques sur lesquelles vous faites ce serment, madame? dit en souriant Mazarin; car, je vous en préviens, en ma qualité de Romain, je suis incrédule. Il y a relique et relique.

La reine détacha une petite clef d'or de son cou et la présenta au cardinal.

— Ouvrez, monsieur, dit-elle, et voyez vous-même.

Mazarin, étonné, prit la clef et ouvrit le coffre, dans lequel il ne trouva qu'un couteau rongé par la rouille et deux lettres, dont l'une était tachée de sang.

— Qu'est-ce que cela? demanda Mazarin.

— Qu'est-ce que cela, monsieur! dit Anne d'Autriche avec son geste de reine et en étendant sur le coffret ouvert un bras resté parfaitement beau malgré les années; je vais vous le dire. Ces deux lettres sont les deux seules lettres que je lui aie jamais écrites; ce couteau, c'est celui dont Felton l'a frappé. Lisez les lettres, monsieur, et vous verrez si j'ai menti.

Malgré la permission qui lui était donnée, Mazarin, par un sentiment naturel, au lieu de lire les lettres, prit le couteau que Buckingham, mourant, avait arraché de sa blessure, et qu'il avait par Laporte envoyé à la reine. La lame en était toute rongée, car le sang était devenu de la rouille. Puis, après un instant d'examen, pendant lequel la reine était devenue aussi blanche que la nappe de l'autel sur laquelle elle était appuyée, il le replaça dans le coffre avec un frisson involontaire.

— C'est bien, madame, dit-il; je m'en rapporte à votre serment.

— Non, non, lisez, dit la reine en fronçant le sourcil; lisez, je le veux, je l'ordonne, afin, comme je l'ai résolu, que tout soit fini de cette fois, et que nous ne revenions plus sur ce sujet. Croyez-vous, ajouta-t-elle avec un sourire terrible, que je sois disposée à rouvrir ce coffret à chacune de vos accusations à venir?...

Mazarin, dominé par cette énergie, obéit presque machinalement, et lut les deux lettres. L'une était celle par laquelle la reine redemandait les ferrets à Buckingham : c'était celle qu'avait portée d'Artagnan, et qui était arrivée à temps; l'autre était celle que Laporte avait remise au duc, dans laquelle la reine le prévenait qu'il allait être assassiné, et qui était arrivée trop tard.

— C'est bien, madame, dit Mazarin, et il n'y a rien à répondre à cela.

— Si, monsieur, dit la reine en refermant le coffret et en appuyant sa main dessus; si, il y a quelque chose à répondre : c'est que j'ai toujours été ingrate envers ces hommes qui m'ont sauvée, moi, et qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour le sauver, lui; c'est que je n'ai rien donné à ce brave d'Artagnan, dont vous me parliez tout à l'heure, que ma main à baiser et ce diamant.

La reine étendit sa belle main vers le cardinal, et lui montra une pierre admirable qui scintillait à son doigt.

— Il l'a vendu, à ce qu'il paraît, reprit-elle, dans un moment de gêne; il l'a vendu pour me sauver une seconde fois, car c'était pour envoyer un messager au duc et pour le prévenir qu'il devait être assassiné.

— D'Artagnan le savait donc?

— Il savait tout. Comment faisait-il? je l'ignore; mais enfin il l'a vendu à M. des Essarts, au doigt duquel je l'ai vu, et de qui je l'ai racheté. Mais ce diamant lui appartient, monsieur... Rendez-le-lui donc de ma part, et, puisque vous avez le bonheur d'avoir près de vous un pareil homme, tâchez de l'utiliser.

— Merci, madame, dit Mazarin; je profiterai du conseil.

— Et maintenant, dit la reine, comme brisée par l'émotion, avez-vous autre chose à me demander?

— Rien, madame, répondit le cardinal de sa voix la plus caressante, que de vous supplier de me pardonner mes injustes soupçons; mais je vous aime tant, qu'il n'est pas étonnant que je sois jaloux, même du passé.

Un sourire d'une indéfinissable expression passa sur les lèvres de la reine.

— Eh bien! alors, monsieur, dit-elle, si vous n'avez rien autre chose à me demander, laissez-moi... Vous devez comprendre qu'après une pareille scène j'ai besoin d'être seule.

Mazarin s'inclina.

— Je me retire, madame, dit-il. Me permettez-vous de revenir?

— Oui, mais demain. Je n'aurai pas trop de tout ce temps pour me remettre.

Le cardinal prit la main de la reine et la lui baisa galamment; puis il se retira.

A peine fut-il sorti, que la reine passa dans l'appartement de son fils, et demanda à Laporte si le roi était couché. Laporte lui montra de la main l'enfant qui dormait.

Anne d'Autriche monta sur les marches du lit, approcha ses lèvres du front plissé de son fils, et y déposa doucement un baiser; puis elle se retira silencieuse comme elle était venue, se contentant de dire au valet de chambre :

— Tâchez donc, mon cher Laporte, que le roi fasse meilleure mine à M. le cardinal, auquel lui et moi avons de si grandes obligations.

CHAPITRE V.

GASCON ET ITALIEN.

Pendant ce temps, le cardinal était revenu dans son cabinet, à la porte duquel veillait Bernouin, à qui il demanda si rien ne s'était passé de nouveau et s'il n'était venu aucune nouvelle du dehors. Sur sa réponse négative, il lui fit signe de se retirer.

Resté seul, il alla ouvrir la porte du corridor, puis celle de l'antichambre. D'Artagnan, fatigué, dormait sur une banquette.

— Monsieur d'Artagnan! dit-il d'une voix douce.

D'Artagnan ne broncha point.

— Monsieur d'Artagnan! dit-il plus haut.

D'Artagnan continua de dormir.

Le cardinal s'avança vers lui et lui toucha l'épaule du bout du doigt.

Cette fois d'Artagnan tressaillit, se réveilla, et, en se réveillant, se trouva tout debout et comme un soldat sous les armes.

— Me voilà, dit-il; qui m'appelle?

— Moi, dit Mazarin avec son visage le plus souriant.

— J'en demande pardon à Votre Eminence, dit d'Artagnan, mais j'étais si fatigué.....

— Ne me demandez pas pardon, monsieur, dit Mazarin, car vous vous êtes fatigué à mon service.

D'Artagnan admira l'air gracieux du ministre.

— Ouais! dit-il entre ses dents. Est-il vrai, le proverbe qui dit que le bien vient en dormant?

— Suivez-moi, monsieur, dit Mazarin.

— Allons, allons, murmura d'Artagnan, Rochefort m'a tenu parole; seulement, par où diable est-il passé?

Et il regarda jusque dans les moindres recoins du cabinet; mais il n'y avait plus de Rochefort.

— Monsieur d'Artagnan, dit Mazarin en s'asseyant et en s'accommodant sur son fauteuil, vous m'avez toujours paru un brave et galant homme.

— C'est possible, pensa d'Artagnan, mais il a mis le temps à me le dire; ce qui ne l'empêcha pas de saluer Mazarin jusqu'à terre pour répondre à son compliment.

— Eh bien! continua Mazarin, le moment est venu de mettre à profit vos talents et votre valeur.

Les yeux de l'officier lancèrent comme un éclair de joie qui s'éteignit aussitôt, car il ne savait pas où Mazarin voulait en venir.

— Ordonnez, monsieur, dit-il; je suis prêt à obéir à Votre Eminence

— Monsieur d'Artagnan, continua Mazarin, vous avez fait sous le dernier règne certains exploits...

— Votre Eminence est trop bonne de se souvenir... C'est vrai, j'ai fait la guerre avec assez de succès.

— Je ne parle pas de vos exploits guerriers, dit Mazarin car, quoiqu'ils aient fait quelque bruit, ils ont été surpassés par les autres.

D'Artagnan fit l'étonné.

— Eh bien! dit Mazarin, vous ne répondez pas?

— J'attends, reprit d'Artagnan, que monseigneur me dise de quels exploits il veut parler.

— Je parle de l'aventure... Hé! vous savez bien ce que je veux dire.

— Hélas! non, monseigneur, répondit d'Artagnan, tout étonné.

— Vous êtes discret, tant mieux! Je veux parler de cette aventure de la reine, de ces ferrets, de ce voyage que vous avez fait avec trois de vos amis...

— Hé! hé! pensa le Gascon, est-ce un piége? Tenons-nous ferme.

Et il arma ses traits d'une stupéfaction que lui eût enviée Mondori ou Bellerose, les deux meilleurs comédiens de l'époque.

— Fort bien, dit Mazarin en riant; bravo! on m'avait bien dit que vous étiez l'homme qu'il me fallait. Voyons, là, que feriez-vous bien pour moi?

— Tout ce que Votre Eminence m'ordonnera de faire, dit d'Artagnan.

— Vous feriez pour moi ce que vous avez fait autrefois pour une reine?

— Décidément, se dit d'Artagnan à lui-même, on veut me faire parler; voyons-le venir. Il n'est pas plus fin que le Richelieu, que diable!

— Pour une reine, monseigneur? Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas que j'ai besoin de vous et de vos trois amis?

— De quels amis, monseigneur?

— De vos trois amis d'autrefois.

— Autrefois, monseigneur, répondit d'Artagnan, je n'avais pas trois amis, j'en avais cinquante. A vingt ans, on appelle tout le monde ses amis.

— Bien, bien, monsieur l'officier, dit Mazarin, la discrétion est une belle chose; mais aujourd'hui vous pourriez vous repentir d'avoir été trop discret.

— Monseigneur, Pythagore faisait garder pendant cinq ans le silence à ses disciples pour leur apprendre à se taire.

— Et vous l'avez gardé vingt ans, monsieur. C'est quinze ans de plus qu'un philosophe pythagoricien, ce qui me semble raisonnable. Parlez donc aujourd'hui, car la reine elle-même vous relève de votre serment.

— La reine! dit d'Artagnan avec un étonnement qui, cette fois, n'était pas joué.

— Oui, la reine, et, pour preuve que je vous parle en son nom, c'est qu'elle m'a dit de vous montrer ce diamant qu'elle prétend que vous connaissez, et qu'elle a racheté de M. des Essarts.

Et Mazarin étendit la main vers l'officier, qui soupira en reconnaissant la bague que la reine lui avait donnée le soir du bal de l'Hôtel de Ville.

— C'est vrai, dit d'Artagnan, je reconnais ce diamant, qui a appartenu à la reine.

— Vous voyez donc bien que je vous parle en son nom. Répondez-moi donc sans jouer davantage la comédie. Je vous l'ai dit déjà, et je vous le répète, il y va de votre fortune.

— Ma foi, monseigneur, j'ai grand besoin de faire fortune, Votre Eminence m'a oublié si longtemps!

— Il ne faut que huit jours pour réparer cela. Voyons, vous voilà, vous; mais où sont vos amis?

— Je n'en sais rien, monseigneur.

— Comment! vous n'en savez rien?

— Non, il y a longtemps que nous nous sommes séparés, car tous trois ont quitté le service.

— Mais où les retrouverez-vous?

— Partout où ils seront; cela me regarde.

— Bien. Vos conditions?

— De l'argent, monseigneur, tant que nos entreprises en demanderont. Je me rappelle trop parfois combien nous avons été empêchés, faute d'argent, et, sans ce diamant que j'ai été obligé de vendre, nous serions restés en chemin.

— Diable! de l'argent, et beaucoup, dit Mazarin; comme vous y allez, monsieur l'officier! Savez-vous bien qu'il n'y en a pas, d'argent, dans les coffres du roi?

— Faites comme moi, alors, monseigneur, vendez les diamants de la couronne; croyez-moi, ne marchandons pas, on fait mal les grandes choses avec de petits moyens.

— Eh bien! dit Mazarin, nous verrons à vous satisfaire.

— Richelieu, pensa d'Artagnan, m'eût déjà donné cinq cents pistoles d'arrhes

— Vous serez donc à moi?

— Oui, si mes amis le veulent

— Mais, à leur refus, je pourrais compter sur vous?

— Je n'ai jamais rien fait de bon tout seul, dit d'Artagnan en secouant la tête

— Allez donc les trouver.

— Que leur dirai-je pour les déterminer à servir Votre Eminence?

— Vous les connaissez mieux que moi. Selon leurs caractères, vous promettrez.

— Que promettrai-je?

— Qu'ils me servent comme ils ont servi la reine, et ma reconnaissance sera éclatante.

— Que ferons-nous?

— Tout, puisqu'il paraît que vous savez tout faire.

— Monseigneur, lorsqu'on a confiance dans les gens et

Monsieur d'Artagnan! s'écria-t-il: Vade retro, Satanas!...

qu'on veut qu'ils aient confiance en nous, on les renseigne mieux que ne fait Votre Eminence.

— Lorsque le moment d'agir sera venu, soyez tranquille, reprit Mazarin, vous aurez toute ma pensée

— Et jusque-là?

— Attendez, et cherchez vos amis

— Monseigneur, peut-être ne sont-ils pas à Paris; c'est probable même, il va falloir voyager Je ne suis qu'un lieutenant de mousquetaires fort pauvre, et les voyages sont chers.

— Mon intention, dit Mazarin, n'est pas que vous paraissiez avec un grand train; mes projets ont besoin de mystère et souffriraient d'un trop grand équipage.

— Encore, monseigneur, ne puis-je voyager avec ma paye, puisque l'on est en retard de trois mois avec moi, et je ne puis pas voyager avec mes économies, attendu que, depuis vingt-deux ans que je suis au service, je n'ai économisé que des dettes

Mazarin resta un instant pensif, comme si un grand combat se livrait en lui; puis, allant à une armoire fermée d'une triple serrure, il en tira un sac, et le pesant dans sa main deux ou trois fois avant de le donner à d'Artagnan:

— Prenez donc ceci, dit-il avec un soupir; voilà pour le voyage.

— Si ce sont des doublons d'Espagne ou même des écus d'or, pensa d'Artagnan, nous pourrons encore faire affaire ensemble.

Il salua le cardinal et engouffra le sac dans sa large poche.

— Eh bien! c'est donc dit, reprit le cardinal, vous allez voyager...

— Oui, monseigneur.

— Ecrivez-moi tous les jours pour me donner des nouvelles de votre négociation.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur.

— Très-bien. A propos, et le nom de vos amis?

— Le nom de mes amis? répéta d'Artagnan avec un reste d'inquiétude.

— Oui, pendant que vous chercherez de votre côté, moi, je m'informerai du mien, et peut-être apprendrai-je quelque chose.

— M. le comte de la Fère, autrement dit Athos; M. Duvallon, autrement dit Porthos, et M. le chevalier d'Herblay, aujourd'hui l'abbé d'Herblay, autrement dit Aramis.

Le cardinal sourit

Foulez-vous sortir d'ici? demanda le suisse en frappant violemment du pied comme un homme qui commence sérieusement à se fâcher. — Page 19.

— Des cadets, dit-il, qui s'étaient engagés aux mousquetaires sous de faux noms, pour ne pas compromettre leurs noms de famille. Longues rapières, mais bourses légères; on connaît cela.

— Si Dieu veut que ces rapières-là passent au service de Votre Eminence, dit d'Artagnan, j'ose exprimer un désir, c'est que ce soit à son tour la bourse de monseigneur qui devienne légère et la leur qui devienne lourde, car, avec ces trois hommes et moi, Votre Eminence remuera toute la France et même toute l'Europe, si cela lui convient.

— Ces Gascons, dit Mazarin en riant, valent presque les Italiens pour la bravade.

— En tout cas, dit d'Artagnan avec un sourire pareil à celui du cardinal, ils valent mieux pour l'estocade.

Et il sortit, après avoir demandé un congé qui lui fut accordé à l'instant et signé par Mazarin lui-même.

A peine dehors, il s'approcha d'une lanterne qui était dans la cour et regarda précipitamment dans le sac.

— Des écus d'argent! fit-il avec mépris; je m'en doutais! Ah! Mazarin, Mazarin! tu n'as pas confiance en moi! tant pis, cela te portera malheur.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

Pendant ce temps, le cardinal se frottait les mains.

— Cent pistoles! murmurait-il, cent pistoles! pour cent pistoles, j'ai eu un secret que M. de Richelieu aurait payé vingt mille écus. Sans compter ce diamant, ajouta-t-il en jetant amoureusement les yeux sur la bague qu'il avait gardée, au lieu de la donner à d'Artagnan; sans compter ce diamant, qui vaut au moins dix mille livres.

Et le cardinal rentra dans sa chambre, tout joyeux de cette soirée dans laquelle il avait fait un si beau bénéfice, plaça la bague dans un écrin garni de brillants de toute espèce, car le cardinal avait le goût des pierreries, et il appela Bernouin pour le déshabiller, sans davantage se préoccuper des rumeurs qui continuaient de venir, par bouffées, battre les vitres, et des coups de fusil qui retentissaient encore dans Paris, quoiqu'il fût plus de onze heures du soir.

Pendant ce temps, d'Artagnan s'acheminait vers la rue Tiquetonne, où il demeurait à l'hôtel de la Chevrette.

Disons un peu comment d'Artagnan avait été amené à faire choix de cette demeure.

CHAPITRE VI.

D'ARTAGNAN A QUARANTE ANS.

Hélas! depuis l'époque où, dans notre roman des *Trois Mousquetaires*, nous avons quitté d'Artagnan, rue des Fossoyeurs, 12, il s'était passé bien des choses, et surtout bien des années. D'Artagnan n'avait pas manqué aux circonstances; mais les circonstances avaient manqué à d'Artagnan. Tant que ses amis l'avaient entouré, d'Artagnan était resté dans sa jeunesse et sa poésie; c'était une de ces natures fines et ingénieuses qui s'assimilent facilement les qualités des autres. Athos lui donnait de sa grandeur, Porthos de sa verve, Aramis de son élégance. Si d'Artagnan eût continué de vivre avec ces trois hommes, il fût devenu un homme supérieur. Athos le quitta le premier, pour se retirer dans cette petite terre dont il avait hérité, du côté de Blois; Porthos, le second, pour épouser sa procureuse; enfin Aramis, le troisième, pour entrer définitivement dans les ordres et se faire abbé. A partir de ce moment, d'Artagnan, qui semblait avoir confondu son avenir avec celui de ses trois amis, se trouva isolé et faible, sans courage pour poursuivre une carrière dans laquelle il sentait qu'il ne pouvait devenir quelque chose qu'à la condition que chacun de ses amis lui céderait, si cela peut se dire, une part du fluide électrique qu'il avait reçu du ciel.

Aussi, quoique devenu lieutenant de mousquetaires, d'Artagnan ne s'en trouva que plus isolé: il n'était pas d'assez haute naissance, comme Athos, pour que les grandes maisons s'ouvrissent devant lui; il n'était pas assez vaniteux, comme Porthos, pour faire croire qu'il voyait la haute société; il n'était pas assez gentilhomme, comme Aramis, pour se maintenir dans son élégance native, en tirant son élégance de lui-même. Quelque temps le souvenir charmant de madame Bonacieux avait imprimé à l'esprit du jeune lieutenant une certaine poésie; mais, comme celui de toutes les choses de ce monde, ce souvenir périssable s'était peu à peu effacé; la vie de garnison est fatale, même aux organisations aristocratiques. Des deux natures opposées qui composaient l'individualité de d'Artagnan, la nature matérielle l'avait peu à peu emporté, et tout doucement, sans s'en apercevoir lui-même, d'Artagnan, toujours en garnison, toujours au camp, toujours à cheval, était devenu (je ne sais comment cela s'appelait à cette époque) ce qu'on appelle de nos jours un *véritable troupier*.

Ce n'est point que pour cela d'Artagnan eût perdu de sa finesse primitive; non pas. Au contraire, peut-être, cette finesse s'était encore augmentée, ou du moins paraissait doublement remarquable sous une enveloppe un peu plus grossière; mais, cette finesse, il l'avait appliquée aux petites et non aux grandes choses de la vie; au bien-être matériel, au bien-être comme les soldats l'entendent, c'est-à-dire à avoir bon gîte, bonne table, bonne hôtesse. Et d'Artagnan avait trouvé tout cela, depuis six ans, rue Tiquetonne, à l'enseigne de *la Chevrette*.

Dans les premiers temps de son séjour dans cet hôtel, la maîtresse de la maison, belle et fraîche Flamande de vingt-cinq à vingt-six ans, s'était singulièrement éprise de lui, après quelques amours fort traversées par un mari incommode, auquel dix fois d'Artagnan avait fait semblant de passer son épée au travers du corps, ce mari avait disparu un beau matin, désertant à tout jamais, après avoir vendu furtivement quelques pièces de vin et emporté l'argent et les bijoux. On le crut mort. Sa femme surtout, qui se flattait de cette douce idée qu'elle était veuve, soutenait hardiment qu'il était trépassé. Enfin, après trois ans d'une liaison que d'Artagnan s'était bien gardé de rompre, trouvant chaque année son gîte et sa maîtresse plus agréables que jamais, car l'une faisait crédit de l'autre, la maîtresse eut l'exorbitante prétention de devenir femme, et proposa à d'Artagnan de l'épouser.

— Ah! fi! répondit d'Artagnan. De la bigamie, ma chère! Allons donc! vous n'y pensez pas.

— Mais il est mort, j'en suis bien sûre.

— C'était un gaillard très-contrariant et qui reviendrait pour nous faire pendre.

— Eh bien! s'il revient, vous le tuerez; vous êtes si brave et si adroit!

— Peste, ma mie, autre moyen d'être pendu!

— Ainsi, vous repoussez ma demande?

— Comment donc! mais avec acharnement!

La belle hôtelière fut désolée. Elle eût fait bien volontiers de M. d'Artagnan, non-seulement son mari, mais encore son Dieu; c'était un si bel homme et une si fière moustache.

Vers la quatrième année de cette liaison vint l'expédition de Franche-Comté. D'Artagnan fut désigné pour en être et se prépara à partir. Ce furent de grandes douleurs, des larmes sans fin, des promesses solennelles de rester fidèle: le tout de la part de l'hôtesse, bien entendu. D'Artagnan était trop grand seigneur pour rien promettre; aussi promit-il seulement de faire ce qu'il pourrait pour ajouter encore à la gloire de son nom.

Sous ce rapport, on connaît le courage de d'Artagnan; il paya admirablement de sa personne, et, en chargeant à la tête de sa compagnie, il reçut au travers de la poitrine une balle qui le coucha tout de son long sur le champ de bataille. On le vit tomber de son cheval, on ne le vit pas se relever; on le crut mort, et tous ceux qui avaient l'espoir de lui succéder dans son grade dirent à tout hasard qu'il l'était. On croit facilement ce qu'on désire; or, à l'armée, depuis les généraux de division, qui désirent la mort du général en chef, jusqu'aux soldats, qui désirent la mort des caporaux, tout le monde désire la mort de quelqu'un.

Mais d'Artagnan n'était pas homme à se laisser tuer comme cela. Après être resté, pendant la chaleur du jour, évanoui sur le champ de bataille, la fraîcheur de la nuit le fit revenir à lui; il gagna un village, alla frapper à la porte de la plus belle maison, fut reçu comme le sont partout et toujours les Français, fussent-ils blessés; il fut choyé, soigné, guéri, et, mieux portant que jamais, il reprit un beau matin le chemin de la France; une fois en France, la route de Paris, et une fois à Paris, la direction de la rue Tiquetonne.

Mais d'Artagnan trouva sa chambre prise par un porte-manteau d'homme complet, sauf l'épée, installé contre la muraille.

— Il sera revenu, dit-il, tant pis et tant mieux!

Il va sans dire que d'Artagnan songeait toujours au mari.

Il s'informa: nouveaux garçons, nouvelle servante; la maîtresse était allée à la promenade.

— Seule? demanda d'Artagnan.

— Avec monsieur.

— Monsieur est donc revenu?

— Sans doute, répondit naïvement la servante.

— Si j'avais de l'argent, se dit d'Artagnan à lui-même, je m'en irais; mais je n'en ai pas, il faut demeurer et suivre les conseils de mon hôtesse, en traversant les projets conjugaux de cet importun revenant.

Il achevait ce monologue, ce qui prouve que dans les grandes circonstances rien n'est plus naturel que le monologue, quand la servante, qui guettait à la porte, s'écria tout à coup:

— Ah! tenez, justement voici madame qui revient avec monsieur.

D'Artagnan jeta les yeux au loin dans la rue, et vit en effet, au tournant de la rue Montmartre, l'hôtesse qui revenait suspendue au bras d'un énorme Suisse, lequel se dandinait en marchant avec des airs qui rappelèrent agréablement Porthos à son ancien ami.

— C'est là monsieur? se dit d'Artagnan. Oh! oh! il a fort grandi, ce me semble!

Et il s'assit dans la salle, dans un endroit parfaitement en vue.

L'hôtesse, en entrant, aperçut tout d'abord d'Artagnan, et jeta un petit cri.

A ce petit cri, d'Artagnan, se jugeant reconnu, se leva, courut à elle et l'embrassa tendrement.

Le Suisse regardait d'un air stupéfait l'hôtesse, qui demeurait toute pâle.

— Ah! c'est vous, monsieur! Que me voulez-vous? demanda-t-elle dans le plus grand trouble.

— Monsieur est votre cousin? Monsieur est votre frère? dit d'Artagnan sans se déconcerter le moindrement dans le rôle qu'il jouait, et, sans attendre qu'elle répondît, il se jeta dans les bras de l'Helvétien, qui le laissa faire avec une grande froideur.

— Quel est cet homme? demanda-t-il.

L'hôtesse ne répondit que par des suffocations.

— Quel est ce Suisse? demanda d'Artagnan.

— Monsieur va m'épouser, répondit l'hôtesse entre deux spasmes.

— Votre mari est donc mort enfin?

— Que vous imborde! répondit le Suisse.

— Il m'imborde beaucoup, dit d'Artagnan, attendu que vous ne pouvez épouser madame sans mon consentement, et que...

— Et gue? demanda le Suisse.

— Et gue... je ne le donne pas, dit le mousquetaire.

Le Suisse devint pourpre comme une pivoine; il portait son bel uniforme doré; d'Artagnan était enveloppé d'une espèce de manteau gris; le Suisse avait six pieds, d'Artagnan n'en avait guère que cinq; le Suisse se croyait chez lui, d'Artagnan lui semblait un intrus.

— Foulez-fous sortir d'ici? demanda le Suisse en frappant violemment du pied comme un homme qui commence sérieusement à se fâcher.

— Moi? Pas du tout! dit d'Artagnan.

— Mais il n'y a qu'à aller chercher main-forte, dit un garçon, qui ne pouvait comprendre que ce petit homme disputât la place à cet homme si grand.

— Toi, dit d'Artagnan, que la colère à son tour commençait à prendre aux cheveux, et en saisissant le garçon par l'oreille; toi, tu vas commencer par te tenir à cette place, et ne bouge pas, ou j'arrache ce que je tiens. Quant à vous, illustre descendant de Guillaume Tell, vous allez faire un paquet de vos habits qui sont dans ma chambre et qui me gênent, et partir vivement pour chercher une autre auberge.

Le Suisse se mit à rire bruyamment.

— Moi, bardir! dit-il, et bourguoi?

— Ah! c'est bien, dit d'Artagnan, je vois que vous comprenez le français. Alors, venez faire un tour avec moi, et je vous expliquerai le reste.

L'hôtesse, qui connaissait d'Artagnan pour une fine lame, commença à pleurer et à s'arracher les cheveux.

D'Artagnan se retourna du côté de la belle éplorée.

— Alors, renvoyez-le, madame, dit-il.

— Pah! répliqua le Suisse, à qui il avait fallu un certain temps pour se rendre compte de la proposition que lui avait faite d'Artagnan; pah! gui êdes-fous, t'apord, bour me broboser t'aller faire un dour afec fous?

— Je suis lieutenant aux mousquetaires de Sa Majesté, dit d'Artagnan, et par conséquent votre supérieur en tout; seulement, comme il ne s'agit pas de grade ici, mais de billets de logement, vous connaissez la coutume. Venez chercher le vôtre; le premier de retour ici reprendra sa chambre.

D'Artagnan emmena le Suisse, malgré les lamentations de l'hôtesse, qui, au fond, sentait son cœur pencher pour l'ancien amour, mais qui n'eût pas été fâchée de donner une leçon à cet orgueilleux mousquetaire, qui lui avait fait l'affront de refuser sa main.

Les deux adversaires s'en allèrent droit aux fossés Montmartre; il faisait nuit quand ils y arrivèrent; d'Artagnan pria poliment le Suisse de lui céder la chambre et de ne plus revenir; celui-ci refusa d'un signe de tête et tira son épée.

— Alors, vous coucherez ici, dit d'Artagnan; c'est un vilain gîte, mais ce n'est pas ma faute et c'est vous qui l'aurez voulu.

Et à ces mots il tira le fer à son tour et croisa l'épée avec son adversaire.

Il avait affaire à un rude poignet, mais sa souplesse était supérieure à toute force. La rapière de l'Allemand ne trouvait jamais celle du mousquetaire. Le Suisse reçut deux coups d'épée avant de s'en être aperçu, à cause du froid; cependant, tout à coup, la perte de son sang et la faiblesse qu'elle lui occasionna le contraignirent à s'asseoir.

— Là, dit d'Artagnan, que vous avais-je prédit? Vous voilà bien avancé, entêté que vous êtes! Heureusement que vous n'en avez que pour une quinzaine de jours. Restez là, et je vais vous envoyer vos habits par le garçon. Au revoir. A propos, logez-vous rue Montorgueil, au *Chat qui pelote*, on y est parfaitement nourri, si c'est toujours la même hôtesse. Adieu.

Et là-dessus il revint tout guilleret au logis, envoya en effet les hardes au Suisse, que le garçon trouva assis à la même place où l'avait laissé d'Artagnan, et tout consterné encore de l'aplomb de son adversaire.

Le garçon, l'hôtesse et toute la maison eurent pour d'Artagnan les égards qu'on aurait pour Hercule s'il revenait sur la terre pour y recommencer ses douze travaux.

Mais lorsqu'il fut seul avec l'hôtesse:

— Maintenant, belle Madeleine, dit-il, vous savez la distance qu'il y a d'un Suisse à un gentilhomme; quant à vous, vous vous êtes conduite comme une cabaretière. Tant pis pour vous, car à cette conduite vous perdez mon estime et ma pratique. J'ai chassé le Suisse pour vous humilier, mais je ne logerai plus ici; je ne prends pas gîte là où je méprise. Holà! garçon, qu'on emporte ma valise au *Muids d'amour*, rue des Bourdonnais. Adieu, madame.

D'Artagnan fut, à ce qu'il paraît, en disant ces paroles, à la fois majestueux et attendrissant. L'hôtesse se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et le retint par une douce violence. Que dire de plus? La broche tournait, le poêle ronflait, la belle Madeleine pleurait; d'Artagnan sentit la faim, le froid et l'amour lui revenir ensemble. il pardonna, et, ayant pardonné, il resta.

Voilà comment d'Artagnan était logé rue Tiquetonne, à l'hôtel de *la Chevrette*.

CHAPITRE VII.

D'ARTAGNAN EST EMBARRASSÉ, MAIS UNE DE NOS ANCIENNES CONNAISSANCES LUI VIENT EN AIDE.

D'Artagnan s'en revenait donc tout pensif, trouvant un assez vif plaisir à porter le sac du cardinal Mazarin, et songeant à ce beau diamant qui avait été à lui et qu'un instant il avait vu briller au doigt du premier ministre.

— Si ce diamant retombait jamais entre mes mains, disait-il, j'en ferais à l'instant même de l'argent, j'achèterais quelques propriétés autour du château de mon père, qui est une jolie habitation, mais qui n'a, pour toutes dépendances, qu'un jardin, grand à peine comme le cimetière des Innocents, et là j'attendrais, dans ma majesté, que quelque riche héritière, séduite par ma bonne mine, me vînt épouser; puis j'aurais trois garçons: je ferais du premier un grand seigneur comme Athos; du second, un beau soldat comme Porthos, et du troisième, un gentil abbé comme Aramis; ma foi; cela vaudrait infiniment mieux que la vie que je mène; mais malheureusement monsou de Mazarin est un pleutre qui ne se dessaisira pas de son diamant en ma faveur.

Qu'aurait dit d'Artagnan s'il avait su que ce diamant avait été confié par la reine à Mazarin pour lui être rendu!